

L'Imperator

Disparu en octobre 2010, Georges Frêche, ex-maire de Montpellier, ancien président de la Région Languedoc-Roussillon, avait envahi les têtes de ses administrés, titan admiré et tyran détesté.

Il avait le don de toucher le peuple. Le dimanche 24 octobre 2010, en fin d'après-midi, la nouvelle de la mort de Georges Frêche, transmise de bouche à oreille, a submergé d'émotion le Languedoc-Roussillon, la région qu'il gouvernait depuis 2004. Le site internet de *Midi Libre* a été aussitôt assailli de messages célébrant « le grand bonhomme », « le dernier des éléphants », son « exceptionnelle intelligence », sa « culture », son « franc-parler ». Un internaute a confessé son désarroi : « Nous sommes orphelins. Qui va nous guider ? Qui va nous éclairer, à l'avenir, à la lumière de son analyse historique ? Je vous admire. Je vous remercie infiniment. C'est pas juste. » Même France Jamet, la patronne du groupe Front national au conseil régional, une opposante résolue, n'a pas hésité à reconnaître son admiration : « Son intelligence, sa capacité de travail et son sens politique forçaient le respect. »

Depuis 1977, l'année où il s'est emparé de l'hôtel de ville de Montpellier, Frêche n'en finissait pas d'envahir les têtes et les cœurs de ses administrés. Du pouvoir, il aimait tout, et d'abord sa conquête. C'est à la hache qu'il s'était fait sa place au soleil, arrachant un à un chacun de ses mandats. Du pouvoir, il aimait aussi la jouissance, les avantages, la bagarre, les manœuvres, l'action, les projets, les coups d'éclat, la décision et, surtout, l'emprise sur les êtres et le territoire.

L'une de ses activités favorites consistait à baptiser et débaptiser. Il adorait donner des noms de son choix aux écoles primaires, aux rames du

17

18

Notables, trublions et filous

tram, aux zones d'activités économiques, aux salles du conseil régional, puisant dans un vaste panthéon allant de Charles Martel - un clin d'œil à

Notables, trublions et filous

tram, aux zones d'activités économiques, aux salles du conseil régional, puisant dans un vaste panthéon allant de Charles Martel - un clin d'œil à l'extrême droite - à Rosa Luxembourg - un clin d'œil à l'extrême gauche - en passant par Pierre Mendès France, Garibaldi, Mère Teresa, bref tout l'arc politique. Il affubla même du nom de François Mitterrand, qu'il détestait, un local technique du conseil régional.

Mais l'affaire ne marchait pas toujours. En 2004, quand il arrache à l'UMP Jacques Blanc le conseil régional si longtemps convoité, il entreprend d'en faire une institution totalement à sa main. S'il a pris le pouvoir, c'est pour tout changer, ou presque. À cette Région qu'il « recrée », cédant à son tropisme du baptême, il donne un nouveau nom : Septimanie, rétablissant le patronyme d'un royaume wisigoth qui, du V^{ème} au VII^{ème} siècles, eut pour assise approximative l'actuel territoire. C'est un gros coup. Personne avant lui n'avait osé pareille mutation patronymique. Son argument : il faut en finir avec « la césure entre le Languedoc et le Roussillon » et « refaire l'unité de la région ». Pour installer la Septimanie dans l'opinion, Frêche déclenche une opération de communication de grande ampleur. Il ressuscite en fanfare l'histoire de l'ancien royaume. La Septimanie devient une marque commerciale destinée à stimuler la promotion des productions du pays. Le nouveau nom se déploie en pages publicitaires dans la presse régionale. La campagne s'accompagne d'une binteloterie de casquettes, stylos, sacoches, t-shirts, frappés des sept soleils stylisés représentant les sept villes.

Mais l'opération ne prend pas. Dans les journaux affluent des lettres de protestation contre cette « lubie » d'un « nouveau Roi-Soleil ». Un universitaire catalan dénonce « un acte de pouvoir absolu » : « D'un coup, d'un seul, on efface huit siècles d'histoire ». À Perpignan, les catalanistes s'apprêtent à mobiliser les réfractaires dans une grande manifestation de rue. L'idée d'un défilé conspuant son nom est insupportable à Frêche. Pour la première fois, il fait machine arrière. Un communiqué officialise son renoncement mais à sa manière, qui n'est pas la repentance : « Reconnaître ses erreurs, c'est faire preuve d'intelligence. Je crois que je n'en manque pas. »

La modestie n'était pas son fort. Devant ses étudiants de la faculté de droit

L'Imperator

de Montpellier, avec la gouaille d'un Coluche, il a fait un mémorable éloge des cons « qui sont majoritaires » : « Les cons sont souvent sympathiques. Moi, je suis bien avec les cons parce que je les aime. Avec

de Montpellier, avec la gouaille d'un Coluche, il a fait un mémorable éloge des cons « qui sont majoritaires » : « Les cons sont souvent sympathiques. Moi, je suis bien avec les cons parce que je les aime. Avec eux, je joue à la belote, je joue aux boules. » L'universitaire exposait alors, à la bonne franquette, sa méthode électorale : « Avec ma bonne tête, je raconte des histoires de cul. Ça a un succès fou. Les gens disent : « Il est marrant. C'est un intellectuel mais il est comme nous ». Quand les gens disent : « Il est comme nous », c'est gagné. Ils votent pour vous. »

La séduction de Frêche s'exerçait tous azimuts. Le 17 mars 2007, Narbonne accueille, acheminés depuis Londres, les restes de l'archevêque Arthur Richard Dillon, qui fut le primat de la Gaule narbonnaise et le président des États du Languedoc. Au premier rang des invités, le nonce apostolique, M^{gr} Fortunato Baldelli, est soufflé par la vibrante allocution que prononce le président de la Région devant la dépouille du prélat. Il glisse à son voisin : « Cette grande gueule est aussi une grande âme en recherche. » Le soir, l'Imperator se livre avec le cardinal Jean-Marie Lustiger à une joute étourdissante autour de «L'Épître aux Hébreux» ... La piètre idée que Frêche se faisait de l'humanité ordinaire colorait ses rapports avec les élus, les siens et les autres. Il se vivait en géant que des nains s'évertuent à entraver, en visionnaire combattu par des myopes. Il était convaincu de la médiocrité des mobiles conduisant les êtres. Il en jouait pour être suivi et obéi, jetant ses hochets aux affamés de notabilité : des médailles, des titres, des indemnités. Voulant rallier à lui René Revol, maire de Grabels et chef de file régional du Front de gauche, il lui avait proposé une vice-présidence de la communauté, donnant un caractère alléchant à l'indemnité afférente. Il s'étonna de son refus.

En trois décennies, avec obstination, Frêche avait réussi à bâtir un système politique ultra-personnalisé. Il avait l'ego envahissant. Aux dernières régionales, les listes qu'il conduisait s'appelaient tout simplement... Georges Frêche. Sa volonté de puissance était servie par une personnalité foisonnante. Son instrument numéro un de la conquête des esprits : un verbe torrentiel, enjoué, pittoresque, nourri d'une vaste érudition, dont il usait et abusait pour tenir son public en haleine et, si besoin, le mettre dans sa poche. La séduction mais aussi la terreur. À la communauté d'ag-

glomération, comme à la Région, mieux valait filer droit. À la manière d'un satrape, il lui arrivait avec délectation d'effrayer, voire d'humilier,

Notables, trublions et filous

glomération, comme à la Région, mieux valait filer droit. À la manière d'un satrape, il lui arrivait avec délectation d'effrayer, voire d'humilier, élus et collaborateurs. La violence était consubstantielle au frêchisme. En même temps, avec un cynisme joyeux, Georges Frêche s'adaptait en souplesse au kaléidoscope de l'opinion. Lui qui, après HEC, s'était engagé dans les cercles marxistes-léninistes, un groupuscule maoïste, savait, avec dextérité, faire entendre à chacun ce qu'il souhaitait entendre. Il se faisait juif avec les juifs, musulman avec les musulmans, catholique avec les catholiques. Au gré des circonstances, il savait être gaulliste, écolo, voire lepéniste quand il parlait devant un public pied-noir acquis, il en était persuadé, à des positions ultra.

Il y a quarante ans, fervent admirateur de Jean Jaurès, Georges Frêche avait fait du Parti socialiste le lieu de son ancrage politique. Mais il ne se perdait pas en billevesées idéologiques. Son souci était de maintenir sa mainmise sur « la fédération la plus léniniste de France ». Il s'arrangeait donc pour répartir les siens dans chacun des courants du PS, une manière d'avoir trois à quatre fers au feu. Dirigée par le fidèle Robert Navarro, la fédération de l'Hérault était d'abord au service du président de la Région. Elle l'est restée bien au-delà de son exclusion, en 2007.

Frêche ne s'enfermait pas pour autant dans le PS. Il ratissait large, très large, parvenant, via une répartition judicieuse des subventions, à se créer partout des obligés. Il adorait rallier des adversaires acharnés après les avoir fait succomber à ses avances. Lors de l'élection régionale de mars 2010, plusieurs élus sarkozystes se sont déclarés en sa faveur, au grand dam du candidat officiel de la droite : Raymond Couderc, sénateur maire UMP de Béziers.

Mais le pouvoir d'influence de l'homme le plus puissant de la région ne se limitait pas à l'univers politique. Il débordait sur la sphère économique et patronale. Frêche avait séduit nombre de chefs d'entreprises mont-pelliérains et régionaux. Ces patrons se sentaient des affinités avec ce décideur politique entreprenant axé sur le développement à marche forcée de sa ville et de sa Région. Les promoteurs immobiliers vénéraient chez lui le bâtisseur organisé qui dopait la construction. À la chambre de commerce de Montpellier, il avait son homme : Louis Nicollin, le

L'Imperator

patron charismatique du club de foot et d'une entreprise de nettoyage bénéficiaire d'un gros marché sur la ville. La politique était la raison de vivre de Frêche. Il n'assignait aucune limite à ses ambitions. Il a rêvé, c'est clair, d'être le maître du monde. À défaut, président de la République. Patron de la Région, ce n'était pas sa mesure. À ses yeux

patron charismatique du club de foot et d'une entreprise de nettoyage bénéficiaire d'un gros marché sur la ville. La politique était la raison de vivre de Frêche. Il n'assignait aucune limite à ses ambitions. Il a rêvé, c'est clair, d'être le maître du monde. À défaut, président de la République. Patron de la Région, ce n'était pas à sa mesure. À ses yeux, il méritait mieux. Lors de la dernière élection régionale, de plateaux de télévision en studios de radio, il avait, face à Martine Aubry, magistralement retourné la situation électorale en sa faveur.

L'envie de se présenter à l'Élysée l'a alors effleuré. Il y a renoncé sous l'effet de cet hyper réalisme qui ne lui permettait pas de se bercer trop longtemps d'illusion. Sa place des Grands-Hommes, inaugurée en septembre 2010 à Odysseum, était peut-être un substitut à ce rêve évanoui. Jaurès, Mao, De Gaulle, Roosevelt, Lénine : chacun représente une projection de Frêche. Ses pairs et d'autres lui-mêmes.